

Schreber et les nœuds - Antenne clinique de février 2012

Nicole Magallon

Présent aux côtés des cas les plus célèbres de Freud, Dora, Le petit Hans, l'Homme aux rats et l'Homme aux loups, Schreber se trouve élevé au rang des grandes présentations de cas. Pourtant, il ne s'agit pas d'une cure, mais du travail sur un texte, l'autobiographie de Schreber « *les mémoires d'un névropathe* ».

Les « *mémoires d'un névropathe* »¹ est un livre écrit, lors de son deuxième internement, comme preuve de sa capacité mentale devant un tribunal, afin de récupérer ses droits civiques.

Le délire de Schreber

Ce livre est pratiquement totalement consacré à son délire que je résume très vite :

Pour Schreber, à l'origine, toute la libido est accumulée dans un insondable éloignement, dans ce lieu du dieu Schrebérien, un Dieu sans limite uniquement constitué de rayons divins, qui sont des rayons parlants, procurant une béatitude éternelle et infinie. Des mots, que des mots plus de la volupté.

Dieu se rapproche et il crée. Il détache sur la terre quelques rayons, soit des mots plus l'investissement libidinal qui leur est attaché. A la mort des être vivants, Dieu reprend les rayons. Ainsi, il n'a affaire qu'à des cadavres. Il ne connaît rien du vivant. Puis il se retire très très loin. Le vivant, lui, n'est qu'un corps rempli de nerfs dont la propriété est de parler, liée aux anciens rayons divins. La différence entre Dieu et sa créature, c'est le corps comme enveloppe. C'est ce corps qui fait limite à la béatitude éternelle. A la mort, les nerfs rejoignent Dieu dans son immense volupté, le corps lui est abandonné à la putréfaction, comme un vieux sac pourrissant.

Là, tout est en ordre dans l'univers. Mais parfois, il y a quelques accrocs. En particulier avec les malades mentaux. Car, plus un homme est fou, plus ces nerfs possèdent un pouvoir attractif sur les rayons². Le corps d'un malade mental peut ainsi devenir la chambre où Dieu viendrait se reposer au risque d'y disparaître. Une chambre qui ressemble plus à « un trou noir », absorbant toute l'énergie et toute la matière de l'univers qu'à un havre de paix.

Aussi, l'ordre de l'univers dit : Dieu ne doit pas rentrer en contact permanent avec un être humain vivant.

Alors que s'est-il passé pour Schreber ? Une faute s'est produite dans l'ordre de l'univers, nous dit-il. Un raccordement illégal de Dieu avec Schreber a été fomenté par le Dr Flechsig, celui-là même qui était son médecin. Et pourquoi faire me direz-vous ? « Dans le dessein de s'arroger les rayons divins » sans avoir à en payer le prix.

Il faut s'imaginer la situation exactement comme lorsqu'un voisin se branche sur votre réseau électrique, en dérivation, pour ne pas payer la facture d'électricité. C'est lui qui consomme, c'est vous qui payez. Bien sûr, vous consommez aussi.

Plus les rayons divins sont pour ainsi dire aspirés par le corps de Schreber, plus le monde se dépeuple. Tous les rayons divins viennent se vider dans le corps de Schreber et les objets, les personnes se vident de leur consistance pour n'être plus que des « images d'hommes bâclés à la six-quatre-deux ». C'est « le temps sacré de ma vie », nous dit Schreber « Je croyais l'humanité toute entière engloutie. »

¹ Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, 1985

² « *C'est la raison même qui faisait qu'autrefois on donnait aux établissements hospitaliers pour malades des nerfs, le nom d' « hôtel-Dieu ».*

Cette catastrophe interne, Schreber nous l'a décrit :

- c'est la destruction du corps - Schreber nous décrit très précisément toutes les modifications que subissent ses organes : cœur qui disparaît, poumons écrasés, larynx avalé... Il y a comme une sorte de désagrégation du corps où surgissent les organes en proie aux plus grandes altérations. Ca, c'est l'hypochondrie.
- la mort du sujet. Lui-même certainement devait être mort, réduit à n'être plus qu'un cadavre. Il lit même sur le journal l'annonce de sa propre mort.

Extérieurement, pendant ce temps Schreber est mutique, parfois prostré, voire catatonique. Il fera plusieurs tentatives de suicide et cherchera à agresser ses gardiens.

Dans ce désastre, alors qu'il supporte presque stoïquement tous les ravages que subit son corps, ce que Schreber ne veut pas, ce qu'il ne peut pas accepter, c'est l'éviration. Pourquoi l'éviration ? Quelle est la situation ? Si Dieu se retire de Schreber alors il est « laissé-en-plan » soumis à la jouissance des autres. Donc il doit resté raccordé à Dieu. Et la seule possibilité où il serait « autorisé » à se brancher légalement sur Dieu, ce serait de devenir la femme de Dieu.

Au bout d'une moment, il ne reste plus que Schreber et Dieu. Alors, vient le temps de la réconciliation. Schreber accepte sa transformation en femme pour que l'ordre de l'univers soit rétabli, pour reconstruire le monde fait d'une nouvelle lignée d'hommes, la lignée Schreber. « Depuis lors, c'est en pleine conscience que j'ai inscrit sur mes étendards le culte de la féminité »³. « Plutôt que de devenir fou en conservant son habitus masculin », Schreber choisit « de devenir femme mais saine d'esprit. »^{4 5} *C'est le pousse-à-la femme psychotique.*

Le paranoïaque rebâtit avec le délire non seulement l'univers mais tout aussi bien son moi, même si celui-ci a subi une « profonde modification interne ».

Résumons, pour Schreber, c'est le langage, les mots qui sont source de jouissance.

On voit là ce que peut être l'incidence du langage sur un corps. Il en résulte la jouissance et la vie. Lisez Schreber, vous verrez très bien ce que ça peut vouloir dire d'être ravagé par le verbe et comment le langage à devenir pulvérulent peut vraiment être une forme de chancre qui envahit tout.

Le déclenchement – un dénouage ?

Lorsque l'article de Freud sur Schreber paraît en 1911, Schreber est mort⁶, à l'asile dans un état de démence totale. A considérer le délire comme une tentative de guérison, pour Schreber, cela n'a pas tenu.

Dans son livre, Schreber nous dit avoir été malade des nerfs deux fois :

La première fois en 1884, à l'occasion de sa candidature au Reichstag alors qu'il est président d'un tribunal de grande instance. Elle se manifeste par des insomnies et des craintes hypochondriaques. Elle est traitée et guérie par une cure de sommeil.

(Huit années de bonheur avec sa femme suivent malgré la déception de ne pas pouvoir avoir d'enfants)

La deuxième fois, à la mi-novembre 1893, alors qu'il vient d'être nommé président de la cour d'appel du Land de Dresde. Schreber a 51 ans.

Ensuite viendra le troisième moment en mai 1907.

³ Daniel Paul Schreber, Mémoires d'un névropathe, Seuil, 1985, p. 151

⁴ Id.

⁵ « Et le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre. Il le rebâtit au moyen de son travail délirant. Ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction. »

⁶ mort le 14 avril 1911

C'est le début de cette deuxième maladie dont je vais essayer de reprendre pas à pas les enchaînements, si je peux dire plus exactement, les déchaînements à partir du nœud.

Je pars des trois ronds S, I et Réels séparés complètement.

Lacan nous dit que dans ce cas, ils ont analogues « *les trois cercles du nœud borroméen sont, à titre de cercles, tous trois équivalents*⁷ »⁸ Ils sont tellement équivalents que pour les distinguer, on les colorie.

De plus, par exemple, pour le réel, celui-ci n'existe qu'à être celui qui est situé hors de l'imaginaire et du symbolique. « *A partir du moment où il est noué borroméennement, les deux autres lui résistent. C'est dire que le réel n'a d'ex-sistence qu'à rencontrer le symbolique et l'imaginaire* ».

De même, l'imaginaire n'a de consistance qu'à être noué aux deux autres, et le symbolique peut être considéré comme troué que dans le nœud.

J'insiste un peu. Lorsque les trois ronds sont séparés, ne sont pas noués, d'aucune façon, alors on ne peut pas parler de Symbolique, d'Imaginaire et de Réel. Bien sûr, on en parle quand même. Mais à être rigoureux, on ne peut pas les distinguer. Cela revient à dire qu'il y a un seul rond. Où, comme le dit Lacan, que les trois sont en continuité. Pour tous, donc ce n'est donc pas un privilège d'être fou.

Revenons à Schreber, on peut poser tranquillement que jusqu'à son déclenchement, les trois ronds sont noués ou du moins se sont rencontrés et restent plus ou moins tenus ensemble. On ne sait pas comment.

Par contre, on sait comment il « guérira » de sa deuxième maladie : par la construction délirante dont la clef de voûte est la métaphore délirante : « Etre la femme de Dieu ». Le délire vient donner sens aux phénomènes qui l'envahissent lors de sa période dit du « temps sacré ». Le sens est quelque chose qui se situe de la rencontre de l'imaginaire et du symbolique.

On peut donc supposer que lorsqu'il tombe malade, il s'agit de quelque chose qui se dénoue entre le symbolique et l'imaginaire. Lacan nous indique dès le séminaire III, qu'il s'agit d'un déchaînement du symbolique. Pour exemple, pensez aux phrases interrompues de Schreber, à son « il ne faut pas cesser de penser sinon Dieu se retire ». Avec l'angoisse de Schreber que son Dieu se retire. Le raccordement de Dieu à Schreber peut être considéré comme le raccordement du symbolique.

La maladie commence par une espèce de fantasme⁹ :

Schreber eut l'idée que « tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement ». Il en ressent une inquiétante étrangeté.

« *L'inquiétante étrangeté relève incontestablement de l'imaginaire* » nous dit Lacan¹⁰. Suit un climat d'inquiétude, d'angoisse, d'insomnie. L'angoisse, elle part du réel. Elle signe que le réel mord sur l'imaginaire. Je dirais, pour Schreber, mord encore.

On peut donc proposer que dans ce début de la maladie, ça tient encore un peu entre l'imaginaire et le réel, mais que le symbolique commence à glisser et à se détacher. Au fur et à mesure que le symbolique glisse, la lunule de la jouissance phallique et celle du sens se réduisent.

On peut tenter d'interpréter les différents éléments qui suivent à partir de cette hypothèse.

Vient tout sorte de bruits qui l'empêchent de dormir, plus tard il les nommera *perturbations*, et ces perturbations prendront de plus en plus l'allure d'hallucinations auditives. Ces perturbations

⁷ ... ils sont constitués de quelque chose qui se reproduit dans les trois.

⁸ Jacques Lacan, le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, Seuil, 2005, p.50

⁹ Voir Schéma RSI en fin de document pour la compréhension des jouissances

¹⁰ Id., p 48

sont, au départ, énigmatiques, et il lui faudra tout le délire pour leur donner un sens. Il les dit « perturbations », donc ce sont des choses qui le dérangent fortement, et il ne peut rien en dire de plus. On doit pouvoir les situer du côté jouissance Autre. Tout en émettant la réserve que nous rappeliez Martine la dernière fois que ces termes n'ont de sens que dans un nouage, qu'avec la limitation du troisième rond. Donc, ne le disons pas, ce serait des phénomènes de jouissance, qui viendraient du réel.

Au départ, elles sont encore plutôt extérieures.

Schreber nous indique alors qu' « une nuit fut décisive pour son effondrement spirituel », nuit durant laquelle il eut un nombre inhabituel de pollutions nocturnes. » Il rentre alors dans « le temps sacré de sa vie » et c'est à partir de là, que les voix lui parle sans arrêt¹¹. Ce point là est intéressant. Car si le rond du symbolique s'en va, alors il n'y a plus de jouissance phallique. Du coup, cela nous permet de distinguer ces pollutions nocturnes d'une jouissance phallique. La jouissance phallique est hors corps, alors que là, c'est dans le corps. Lacan nous indique bien que la jouissance pénienne advient au regard de l'imaginaire, elle se produit dans l'imaginaire.

On peut donc là avancer, qu'à ce stade, les perturbations venant du champ du réel, au départ perçues comme à l'extérieur, commencent à s'introduire dans l'imaginaire, à l'envahir¹². Une autre façon de le dire, ce serait que les deux ronds de l'imaginaire et du réel glissent l'un sur l'autre pour n'en faire plus qu'un.

Et c'est l'envahissement par les voix. Du coup, on peut considérer les perturbations du début, celles qui ont conduit à l'insomnie comme des hallucinations auditives et même comme des voix. D'ailleurs, à un moment, tout parle pour Schreber y compris les oiseaux, surtout quand ils disent n'importe quoi.

Ici deux points sont intéressants à accentuer :

- le laisser-en plan de Schreber correspondrait à ce lâchage du symbolique. Qui le laisserait comme pur corps soumis au bombardement du langage, comme on dit, un bombardement de particules. Un peu comme la terre soumise au bombardement des rayons solaires s'il n'y avait pas l'atmosphère. Et la mort dans ce cas là, c'est la mort biologique avec ses phénomènes de putréfaction. C'est très différent du laisser tomber du corps de Joyce.
- Schreber nous enseigne ce qu'est le symbolique lorsqu'on parle des nœuds. Ce n'est pas simplement les mots, ni même les signifiants. Ce sont les signifiants mais en tant qu'ils sont organisés, mis en chaînes signifiantes, ordonnés.

Le symbolique, c'est le langage, mais qui est régulé, organisé, domestiqué par le nouage. Par ce nouage, la jouissance, celle qui résulte de la rencontre d'un corps vivant avec le langage, est localisée et organisée en trois registres. Quand le symbolique lâche, ce n'est pas qu'il n'y a plus de signifiants, c'est que les signifiants envahissent tout.

Lacan, pour les 3 ronds, parle de trois supports, qu'il appelle subjectifs¹³, c'est-à-dire personnels. Mais il faut quelque chose de plus, le nouage des trois, soit un nœud borroméen, soit un quatrième rond. C'est le fait de nouer qui permet qu'un sujet puisse se supporter.

C'est une façon d'envisager ce que peut être la mort du sujet qui survient fréquemment dans les déclenchements psychotiques. Pour Schreber, en particulier, où il voit sa mort annoncé dans le journal. Il y a bien tout ce qui pourrait faire support à un sujet, mais manque un support qui tienne.

¹¹ de ce moment que datent les premières collusions avec des forces surnaturelles et des voix lui parlent sans arrêt.

¹² Freud disait que l'hypochondrie était une érogénisation du corps. Sur les nœuds cela voudrait dire que le réel commence à recouvrir l'imaginaire ?

¹³ Jacques Lacan, Le séminaire, op. cit., p.52

A ce moment-là, les trois ronds sont comme superposés les uns sur les autres. Une autre façon de le dire, c'est il n'y a plus qu'un seul rond, ou encore, les trois sont en continuité.

Le nœud de trèfle¹⁴

Avec un seul rond ou une corde, on peut faire un nœud, c'est le nœud le plus simple ou nœud de trèfle.

Lacan ne propose pas vraiment le nœud de trèfle pour Schreber, il l'évoque seulement. Comme il évoque que, dans la paranoïa, il y aurait continuité des trois registres.

L'intérêt du nœud de trèfle et d'un Schreber avec les nœuds c'est de nous permettre à partir de la clinique d'avancer sur la théorie. En particulier d'approcher le concept de Jouissance Autre. Je dirais par défaut.

Revenons au nœud au trois jouissances. Pour Schreber, j'avais tendance à penser que quelque chose avait du se raccorder entre le réel et l'imaginaire, vue la présence massive de la jouissance. Or, ce n'est pas du tout ce qu'il nous dit, il nous dit que le raccordement a eu lieu entre l'imaginaire (son corps) et le symbolique (avec le Dieu Schrébérien via les rayons divins donc parlants). On voit bien là que le paranoïaque identifie la jouissance au lieu de l'Autre. La jouissance est bien celle de Dieu, celle de cet Autre, où ça parle tout le temps, lieu du symbolique. Là, on peut dire jouissance de l'Autre, qui ne cesse pas de jouir de Schreber mais aussi jouissance de l'Autre comme volupté que récupère Schreber.

Dans le séminaire XXIII, Lacan a supprimé très simplement mon embarras, en disant :

Il n'y pas de jouissance de l'Autre, car il n'y a pas d'Autre de l'Autre, d'où la notation dans ce séminaire de A barré. Il n'y a pas quelque chose qui puisse se dire Autre en opposition au symbolique. *Rien n'est opposé au symbolique, lieu de l'Autre comme tel.*¹⁵

Donc la jouissance de l'Autre est impossible car il n'y en a pas, là.

Et voilà ce qu'il nous propose : on enlève la partie du haut.

Mais pour que ça tienne, il faut coller là, c'est-à-dire entre l'imaginaire et le symbolique.

Ce que nous obtenons est un nœud de trèfle.

Et c'est bien ce que fait Schreber avec le délire et la métaphore délirante. Il fait une épissure, il colle l'imaginaire et le symbolique d'où les effets de sens et donc d'ordonnement du monde.

De l'autre côté, se crée la lunule de la jouissance phallique. C'est la volupté que ressent Schreber lorsque son corps se transforme en femme. (Pour mémoire, elle est bien hors corps, car phallique – le pousse-à-la femme psychotique comme différent de la position féminine).

On voit là qu'est rendu possible pour Schreber, ce que Lacan appelle le réel parasite de la jouissance. Cette opération de métaphore délirante rend ainsi possible et supportable une jouissance¹⁶, une jouissance phallique.

Ce que Schreber souligne en disant que quand même avec tout ce qu'il a subi, il a bien le droit de s'accorder quelques moments de volupté, par exemple, lorsqu'il contemple son corps se transformant en femme.

Et la boucle est bouclée : ce serait si beau d'être une femme en train de subir l'accouplement... avec Dieu.

La boucle est bouclée mais cela ne fonctionne pas très bien pour Schreber, ni d'ailleurs pour nous comme je le disais plus haut. Juste une remarque pour conclure, ça réduit le corps à une portion très réduite, réduite à l'objet *a*.

¹⁴ Voir Schémas : Jacques Lacan, Le séminaire, op. cit., p.72, 73, pour le nœud de trèfle p.51

¹⁵ Jacques Lacan, Le séminaire, op. cit., p.55

¹⁶ Id., p.73

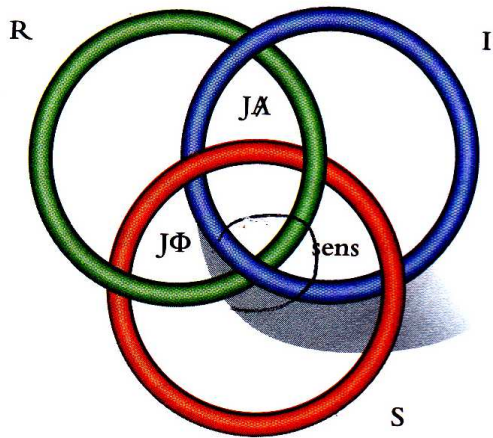


Schéma RSI

Jacques Lacan, *Le séminaire*, op. cit., p.48